

TROISIÈME HOMÉLIE

Eloge de Maxime. – Ce que doit être une femme pour mériter d'être épousée.

1. Que je n'aie pu me trouver à votre dernière réunion, j'en ai gémi; mais qu'on ait dressé devant vous une table plus abondante, je m'en suis réjoui. Celui qui porte le joug avec moi, a creusé plus profondément mes sillons pour y jeter la semence d'une plus riche parole; il a donné tous ses soins à la culture de vos âmes. Vous avez remarqué l'admirable pureté de cette langue, vous avez entendu l'élégance de ce discours, vous avez bu de cette eau qui rejailit dans la vie éternelle et contemplé cette source qui verse des fleuves d'or. Il est parlé d'un fleuve qui dépose des paillettes d'or sur ses rives pour enrichir les habitants des contrées qu'il arrose; ce n'est pas que ses eaux aient quelque chose de commun avec la nature de l'or, mais bien parce qu'il prend sa source dans des montagnes où ce métal abonde : et c'est ainsi qu'il va porter au loin et qu'il distribue avec libéralité les richesses qu'il entraîne dans son cours. Pareil à ce fleuve, le maître qui vous instruisait hier, descendant des hauteurs de l'Écriture comme des montagnes aux précieux filons, répandait dans vos âmes des pensées auxquelles l'or le plus pur ne saurait être comparé. Je sais donc que vous trouverez bien pauvre la nourriture que je vais aujourd'hui vous départir; car, lorsqu'on a d'habitude une table frugale, s'il arrive qu'on ait goûté des mets abondants et délicats, en revenant ensuite à ses aliments ordinaires, on en remarque davantage l'exiguité.

Je ne remplirai pas cependant avec moins d'ardeur mon ministère. Formés à l'école de Paul, vous savez passer du rassasiement au jeûne, accepter l'abondance et souffrir la pénurie, admirer les riches sans mépriser les pauvres. Les hommes adonnés à la boisson aiment sans doute le vin généreux, mais ne dédaignent pas un vin plus ordinaire. Et vous aussi, accoutumés que vous êtes à recueillir la parole divine, vous écoutez avec bonheur ceux qui l'annoncent avec éclat, mais vous ne refusez pas de l'entendre avec zèle et ferveur d'une bouche moins éloquente. Ceux qui vivent dans le luxe et la dissolution, n'approchent pas sans dégoût d'une table même somptueuse; tandis que les hommes actifs et sobres, ceux qui ont faim et soif de la justice, accourent avec plaisir au repas le plus frugal. Et que mon langage ne soit pas inspiré par la flatterie, c'est ce qui ressort d'une manière évidente du dernier discours que je vous ai moi-même adressé. Comme je vous disais, en parlant sur le mariage, que c'est un véritable adultère de renvoyer sa femme, aussi bien que de prendre une femme renvoyée par son mari, et comme je vous citais à cette occasion la loi si formelle du Christ : «Celui qui prend une femme renvoyée, se rend coupable d'adultère; et celui qui renvoie sa femme, hormis le cas d'infidélité, la pousse à ce même crime,» (Mt 5,32) je vis plusieurs têtes se pencher, des auditeurs se meurtrissant le visage et n'osant plus lever le front. Portant alors les yeux vers le ciel, je disais : Béni soit Dieu de ce que ma voix n'a pas frappé des oreilles mortes, et du salutaire ébranlement que mes paroles ont produit dans les âmes ! Mieux eût valu sans doute n'avoir jamais péché; mais c'est encore beaucoup pour le salut de reconnaître et de condamner ses péchés au fond de son âme, de sentir les tourments de la conscience, puisque le repentir est le premier pas vers la justification, le moyen de ne plus retomber à l'avenir.

Voilà pourquoi l'Apôtre se réjouissait en voyant les pécheurs s'attrister, non de leur tristesse elle-même, mais de la conversion qu'elle produisait et manifestait. «Je suis dans la joie, dit-il, non de ce que vous êtes tristes, mais de ce que vous éprouvez la tristesse de la pénitence; car la douleur qui est selon Dieu produit la pénitence qui conduit infailliblement au salut.» (II Cor 7,9-10) Donc, que vous ayez déploré vos fautes ou celles d'autrui, je ne saurais assez vous en louer. Celui qui pleure sur les péchés des autres, trahit par là même un cœur d'apôtre, il imite le saint qui disait : «Qui est infirme sans que je partage son infirmité ? qui souffre le scandale sans que je broie ?» (Ibid., 11,29) Et celui dont le cœur est déchiré par le souvenir de ses propres fautes, échappe à la peine qu'elles ont méritée, et devient plus sage dans la suite par l'effet de cette même douleur. Et moi aussi, quand je vous ai vus pencher la tête en gémissant et vous meurtrir le visage, je me suis réjoui, à la pensée des fruits heureux d'une telle tristesse. C'est ce qui me détermine à revenir aujourd'hui sur ce même sujet, afin que ceux qui veulent entrer dans l'état du mariage réfléchissent sérieusement et mûrement sur une affaire de cette importance.

Si, lorsque nous voulons acheter une maison ou des esclaves, nous examinons la chose avec le plus grand soin et nous nous livrons à toute sorte de recherches sur les vendeurs et les

HOMÉLIES SUR LE MARIAGE

anciens maîtres, sur toutes les parties de la maison, sur les qualités physiques et morales des esclaves en vente, quelles précautions, quel discernement, quelle sollicitude ne faut-il pas déployer dans le choix d'une femme ? Car enfin, on peut se débarrasser d'une maison défectueuse, rendre au vendeur un esclave reconnu mauvais, tandis qu'il ne vous est plus possible de rendre une femme aux parents qui vous l'ont donnée : vous êtes dans l'obligation rigoureuse de la garder chez vous jusqu'à la mort, à moins d'assumer le crime d'adultère, aux yeux de la loi divine, en la renvoyant à cause de ses défauts. Lors donc que vous songez à prendre une épouse, ne vous contentez pas de consulter les lois humaines, consultez aussi celles qui nous viennent de Dieu; car c'est selon celles-ci, et non selon celles-là, que vous serez jugé au tribunal suprême; la violation des unes entraîne tout au plus pour vous une amende pécuniaire, tandis que la violation des autres sera punie par les intolérables supplices de l'âme et ce feu qui ne s'éteindra jamais.

2. Et cependant, quand vous êtes sur le point de contracter mariage, c'est aux juristes civils que vous recourez avec ardeur; vous avez avec eux de longues et fréquentes entrevues, vous informant de ce qui doit avoir lieu si la femme meurt sans enfants, si elle en laisse un ou plusieurs; quel droit elle a sur ses biens du vivant ou après la mort du père; quelle part doit en revenir au mari, quelle part aux frères de la femme; dans quel cas il peut les avoir en totalité, de sorte qu'il n'ait rien à céder à personne, dans quel cas il en sera totalement dépossédé. Vous posez mille autres questions de ce genre, toujours dans le but de prendre tous les moyens possibles pour qu'aucune partie des biens de votre femme ne fasse retour aux siens, quoique après tout, si vos prévisions sont déjouées, vous n'avez pas d'autre chose à craindre qu'une perte d'argent; mais cela ne vous empêche pas de ne rien négliger de semblable. N'est-il pas contraire à la raison de montrer un tel soin pour les intérêts matériels, sans se préoccuper des dangers de l'âme et du compte que nous aurons à rendre au dernier jour, quand ce devrait être là, de préférence à tout le reste, l'objet capital de notre attention et de notre sollicitude ? Ceux donc qui poursuivent la pensée d'un mariage, je leur conseille instamment de recourir au bienheureux Paul et de relire avec soin les lois qu'il a promulguées à ce sujet, puis, quand ils seront bien fixés sur cette règle de conduite, s'ils ont une femme méchante, dissimulée, sujette à l'ivresse, imprudente dans ses discours, vaine dans ses pensées, ayant tout autre vice de ce genre, qu'ils songent alors à se remarier. Oui, si l'Apôtre vous permet de renvoyer votre femme parce qu'elle a quelqu'un de ces défauts, et d'en introduire une autre à sa place, soyez plein de confiance comme un homme à l'abri de tout danger; mais, s'il n'autorise rien de semblable, s'il vous prescrit d'aimer et de garder la femme qui n'est pas coupable d'infidélité, quels que soient d'ailleurs ses vices, vous n'avez plus qu'à vous armer de courage, c'est un fardeau qu'il faut porter.

Si cela vous paraît dur et pénible, faites tout ce qui dépend de vous, ayez recours à tous les moyens pour choisir une femme bonne, vertueuse et docile, puisque vous ne pouvez ignorer que vous serez autrement placé dans cette alternative, ou de supporter la femme vicieuse que vous aurez prise, ou de vous rendre coupable d'adultère en la renvoyant. «Celui qui renvoie sa femme, est-il écrit, hors le cas de fornication, l'expose à l'adultère; et celui qui prend la femme ainsi renvoyée, commet lui-même ce péché.» (Mt 5,32) Avec cette attention préalable, avec la connaissance de ces lois, nous choisirons une compagne digne de notre affection et dont les mœurs soient en rapport avec les nôtres; en agissant ainsi, nous n'y gagnerons pas seulement de n'avoir jamais à la répudier, mais encore de lui prodiguer sans crainte un ardent amour, et d'accomplir par là cet autre précepte du même Apôtre : «Hommes, aimez votre femme.» (Ep 5,25) Et Paul ne se borne pas au commandement, il dit comment on doit l'accomplir : «Comme le Christ a aimé l'Eglise.» Mais encore, comment le Christ a-t-il aimé son Eglise ? dites-le moi. – «Jusqu'à se livrer lui-même pour elle.» – Faudrait-il donc mourir pour votre femme, ne balancez pas. Si le Seigneur a tellement aimé sa servante qu'il se soit donné pour elle, à plus forte raison devez-vous témoigner le même amour à celle qui sert avec vous un commun Maître.

Mais voyons, serait-ce la beauté de l'épouse, ou bien sa vertu qui a captivé l'époux ? Nous ne pouvons pas le dire; car ce qui suit ne dissimule ni sa difformité ni son impureté. Après ces mots : «Il s'est livré pour elle,» viennent ceux-ci : «pour la sanctifier en la purifiant par le baptême de l'eau.» (Ibid., 26) Dire qu'elle a été purifiée, n'est-ce pas déclarer qu'elle était impure, et non d'une impureté ordinaire, mais au dernier point, couverte de fumée et de poussière, de boue et de sang, de toutes les souillures, enfin, qui peuvent se trouver dans la nature humaine. Il n'a pas cependant détourné les yeux de cette laideur; il l'a fait disparaître : il a transfiguré son épouse, il l'a revêtue de splendeur, en effaçant toutes ses taches. Et vous aussi, agissez de même. De quelques fautes que votre compagne se soit rendue coupable

HOMÉLIES SUR LE MARIAGE

envers vous, pardonnez-lui tout sans exception. Si vous avez pris une femme vicieuse, ramenez-la par vos soins à la beauté de la vertu, comme le Christ a fait de l'Eglise. Il ne s'est pas contenté de la purifier, il l'a rajeunie en la dépouillant du vieil homme, qui consistait dans la réunion de tous les péchés; ce que Paul nous fait encore entendre par ces mots : «Pour se préparer à lui-même une Eglise glorieuse, qui n'eût ni souillure ni ride.» (Ep 5,27) Encore une fois, il ne s'est pas contenté de la faire belle, il l'a faite jeune, non de la jeunesse du corps, mais de celle de l'âme et de la volonté. Ce qu'il y a d'admirable, ce n'est pas seulement que l'ayant trouvée dans un état de difformité, de laideur et de décrépitude, il ne l'ait pas dédaignée; il y a quelque chose de plus admirable encore : c'est en se dévouant lui-même à la mort qu'il lui a donné des traits pleins de grâce et d'harmonie, une merveilleuse beauté; et, quand dans la suite elle s'est de nouveau dégradée, quand il l'a vue si souvent couverte de nouvelles blessures, il ne l'a pas chassée de sa maison ni de son cœur, mais il s'est tenu là près d'elle pour la relever et la guérir. Combien, après avoir reçu la foi, sont retombés dans le péché ? Pourriez-vous m'en dire le nombre ? Il ne les a pas cependant repoussés. Tel fut celui qui se rendit coupable d'adultère chez les Corinthiens, alors qu'il était déjà membre de l'Eglise; et ce membre ne fut pas retranché, mais guéri. L'Eglise tout entière des Galates revient en arrière et tombe dans le judaïsme; il ne la rejette pas non plus, il la guérit au contraire par les soins de Paul, et la ramène à sa dignité première.

S'il s'agit de notre corps, lorsqu'un mal se déclare, nous ne retranchons pas aussitôt le membre affecté, mais nous tâchons de le guérir; agissons de même à l'égard d'une épouse : si vous reconnaissez un vice en elle, c'est le vice qu'il faut expulser, et non la femme. Une femme, on peut toujours la corriger, tandis qu'il est souvent impossible de rendre la vigueur à un membre paralysé. Et cependant, bien que nous le sachions incurable, nous n'avons pas recours à l'amputation. On voit fréquemment des hommes qui traînent un pied ou une jambe irrémédiablement malade, ou bien une main morte et desséchée, ou bien encore un œil éteint; aucun néanmoins ne consent à se laisser arracher cet œil, couper cette main ou cette jambe; et, quoique ces membres soient inutiles et semblent déshonorer les autres, on les conserve par un effet de cet amour inné de l'homme pour toutes les parties de son corps. N'est-ce donc pas une chose contraire à la raison de montrer une telle sollicitude quand on n'a plus aucun espoir de guérison, pour un membre inutile, et de n'employer aucun moyen de guérison quand on a tout lieu d'espérer, quand il peut aisément se produire un changement favorable ? En effet, un mal enraciné dans la nature ne connaît plus de remèdes; tandis qu'on peut toujours rappeler au bien une volonté pervertie.

3. Alors même qu'après avoir eu recours à tous les moyens vous déclareriez votre femme incorrigible, parce qu'elle demeure obstinée dans ses défauts, vous ne devez pas encore la renvoyer; car enfin vous ne retranchez pas le membre incurable. Or, elle est désormais une partie de vous-même, puisqu'il est écrit : «Ils sont deux dans une chair.» (Gen 2,24) Ajoutez à cela que, si vous soignez un membre dont le mal résiste à tous les remèdes, votre peine est perdue; et que votre femme aurait beau résister à tous vos efforts, vous obtiendrez toujours une grande récompense des leçons et des soins que vous lui aurez prodigués. Vos avertissements seront inutiles pour elle; mais la patience que vous aurez montrée plaidera votre cause auprès de Dieu, par la raison que vous aurez tout supporté pour lui, que les vices de votre femme n'auront pas triomphé de votre courage, que vous aurez plutôt maîtrisé ce membre rebelle et malade. Oui, encore une fois, la femme est une partie intégrante de votre vie, et c'est pour cela surtout que vous devez l'aimer. C'est ce que Paul, poursuivant son discours, vous enseigne en ces termes : «Les hommes doivent aimer leurs femmes comme leurs propres corps. Aucun ne hait sa propre chair; il la nourrit et la soigne, au contraire, comme le Christ nourrit et soigne l'Eglise; car nous sommes tous les membres du même corps, nous faisons partie de sa chair et de ses os.» (Ep 5,28-30) Ève est sortie du côté d'Adam selon le témoignage de l'Écriture et nous sommes de même sortis du côté du Christ. Voilà ce que signifient ces mots : «De sa chair et de ses os.» (Gen 2,21)

Personne n'ignore le premier de ces faits; il nous est rapporté dans le Livre saint, de la manière la plus explicite, que le Seigneur plongea notre premier père dans un profond sommeil, et qu'il lui enleva une de ses côtes pour en former le corps de la femme. Mais que l'Eglise soit sortie du côté du Christ, d'où pouvons-nous le savoir ? C'est l'Écriture qui nous l'apprend encore. Après que le Christ, suspendu et cloué à la croix, eut expiré, «un des soldats vint lui percer le flanc, et soudain il en coula du sang et de l'eau;» (Jn 19,34) or, c'est de ce sang et de cette eau que l'Eglise a surgi. Lui-même l'avait annoncé. «Quiconque ne renâtra pas de l'eau et de l'esprit, ne peut pas entrer dans le royaume des cieux.» (Ibid., 3,5) Il donne au sang le nom d'esprit. En effet, nous naissons par l'eau du baptême, et nous sommes

HOMÉLIES SUR LE MARIAGE

nourris par le sang. N'est-il donc pas évident que nous sommes de sa chair et de ses os, puisque de cette eau et de ce sang nous tirons notre naissance et notre nourriture ? Et de même que la femme fut créée pendant le sommeil d'Adam, de même l'Eglise a été formée de la substance même du Christ pendant qu'il était plongé dans le sommeil de la mort.

Une épouse ne doit pas seulement être aimée parce qu'elle fait partie de l'existence de l'homme et qu'elle tire de lui son origine; Dieu fait de cet amour l'objet d'un précepte spécial ainsi conçu : «Voilà pourquoi l'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme; ils seront deux dans une chair.» (Gen 2,24) Paul ne cesse de nous rappeler cette loi, ne néglige aucun moyen pour nous recommander cet amour. Et remarquez ici la sagesse de l'Apôtre : il n'a pas seulement recours à la loi divine dans le but de corroborer l'union des époux, ni à la loi humaine seulement, il s'appuie sur l'une et sur l'autre. De la sorte les esprits élevés et vraiment philosophiques sont excités par les motifs supérieurs; tandis que les âmes faibles le seront par des considérations d'un ordre inférieur. Il invoque d'abord l'exemple du Christ quand il expose cette doctrine, puisqu'il dit : «Aimez votre femme comme le Christ a aimé l'Eglise.» (Ep 5,25) Puis il descend à des raisons puisées dans la nature en disant : «Les hommes doivent aimer leurs femmes comme leur propre corps.» (Ibid., 28) Et le voilà qui revient encore au Christ : «Nous sommes les membres de son corps, la chair de sa chair, les os de ses os.» (Ibid., 30) Et de nouveau sa parole s'imprègne des sentiments de notre humanité : «Voilà pourquoi l'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme.» (Ibid., 31) Après avoir cité cette loi primitive, il ajoute : «C'est là un grand mystère.» (Ibid., 32) – Pourquoi donc est-il si grand, dites-moi ? – C'est qu'une jeune vierge, dont la vie tout entière s'est écoulée dans la réserve et l'isolement, s'attache dès le premier jour à un homme qu'elle n'a jamais vu, et l'aime comme son propre corps; c'est que l'homme, de son côté, met au-dessus de toutes les femmes, également dès le premier jour, une femme avec laquelle il n'a pas encore échangé un regard, ni même une parole, et qu'il la préfère à ses amis, aux membres de sa famille, sans en excepter les auteurs de ses jours. Les parents, à leur tour, tout disposés qu'ils sont à déplorer une perte quelconque, à traduire même en jugement celui qui leur aurait ravi la moindre partie de leurs biens, non contents de donner leur fille à celui qui pour eux est un étranger, quelquefois un inconnu, partagent encore avec lui leur patrimoine. Nul ne les y contraint, ils agissent en cela d'une manière spontanée; bien loin de se croire victimes d'une perte, de gémir et de se lamenter quand on emmène leur fille, quand on brise ainsi les liens de toute la vie, ils ne savent comment exprimer leur reconnaissance, ils regardent comme un bonheur cette séparation, et le sacrifice d'argent qui l'accompagne.

Frappé de tout cela, voyant avec admiration ces deux êtres renoncer à leurs anciennes liaisons pour contracter de nouveaux nœuds, et cette nouvelle alliance l'emporter tout-à-coup sur les affections les plus anciennes, Paul ne consent pas à voir dans ce fait une chose purement humaine; c'est en Dieu qu'il cherche la source de cet amour qui comble ainsi d'une joie mutuelle et ceux qui donnent et ceux qui reçoivent ce don; et c'est pour cela qu'il s'écrie : «C'est là un grand sacrement.» De même qu'un enfant, peu de jours après sa naissance, reconnaît ses parents du regard, sans pouvoir encore prononcer une parole; de même l'époux et l'épouse, sans avoir besoin ni de suggestion ni de conseil, se reconnaissent en quelque sorte et s'unissent au premier regard. Ayant vu le même fait se produire éminemment dans l'union du Christ et de l'Eglise, l'Apôtre demeure frappé d'étonnement et d'admiration. – Mais comment le Christ et l'Eglise ont-ils éprouvé le même sentiment ? – Comme l'époux quitte son père pour se rendre auprès de son épouse, ainsi le Christ, descendant du trône paternel, est venu vers l'épouse qu'il s'était choisie; il ne nous a pas immédiatement appelés à lui dans le séjour céleste, c'est lui qui s'est abaissé vers nous. Lorsque vous entendez dire qu'il est venu sur la terre, n'allez pas cependant vous imaginer qu'il a changé de demeure : ce n'est pas là un déplacement, mais bien une condescendance; alors même qu'il est avec nous, il est toujours avec son Père. Voilà pourquoi cette parole : «C'est là un grand mystère.» Il est grand même quand il a lien parmi les hommes; mais quand je le vois s'accomplir dans la personne du Christ et celle de l'Eglise, c'est alors surtout que je m'étonne et que j'admire. Aussi, à peine a-t-il dit : «C'est là un grand mystère,» qu'il ajoute : «Mais je parle du Christ et de l'Eglise.» (Ep 5,32) Sachant donc ce qu'il y a de sublime et de mystérieux dans le mariage, de quelle grande chose il est la figure, n'y pensez pas sans de sérieuses réflexions, et ne vous proposez pas la richesse pour but quand il s'agit de prendre une femme; car le mariage n'est pas un négoce, une spéculation, c'est l'union intime de deux vies.

4. J'ai plus d'une fois entendu des hommes qui disaient : Un tel est dans l'opulence depuis qu'il est marié, tandis qu'auparavant il était dans l'indigence; maintenant qu'il a pris

HOMÉLIES SUR LE MARIAGE

une femme riche, lui-même vit dans le luxe et les plaisirs. – Que dites-vous, ô homme ? vous désireriez donc faire du contrat nuptial un coup de fortune; et vous n'avez pas honte, vous ne rougissez pas, vous ne vous cachez pas sous terre en avouant une telle cupidité ? Sont-ce bien là les paroles d'un homme ? La femme n'a qu'un devoir, celui de conserver les biens acquis, d'en ménager les revenus, de veiller sur l'intérieur de la maison; c'est pour cela que Dieu vous l'a donnée, c'est en de telles choses, parmi tant d'autres, qu'elle doit vous donner son concours. La vie présente est absorbée par deux occupations principales, elle est publique ou privée, et ces deux parts sont ainsi faites par Dieu : à la femme, le soin des affaires domestiques; à l'homme, les affaires de la cité, de l'Agora, de la justice, du gouvernement, de l'armée, et toutes les autres de même nature. La femme ne peut pas manier le glaive ou lancer le javelot; mais elle peut saisir le fuseau, tisser la toile, remplir admirablement tous les autres devoirs de la vie domestique : il ne lui appartient pas d'émettre son sentiment dans une assemblée délibérante; mais elle peut donner son avis dans l'intérieur de la famille, et souvent elle montre à cet égard plus de sagesse et de prévoyance que l'homme : elle ne saurait gérer avec succès les intérêts de l'Etat; mais elle peut très bien élever les enfants, le premier de tous les trésors; elle peut mieux que nous découvrir les méfaits des domestiques, tenir la famille entière dans le devoir, présider à l'ordre de la maison, donner à son mari toute sécurité, le débarrasser de toute sollicitude, pourvoir à tous les détails de la vie, aux vêtements, à la nourriture, à la propreté, à tant d'autres choses qui ne conviennent pas à l'homme, ou dont il s'acquitterait mal s'il voulait y mettre la main. C'est là une disposition de la sagesse et de la bonté de Dieu, que celui qui est apte aux grandes choses soit incapable des moins importantes, pour montrer que le travail de la femme est nécessaire et qu'elle a sa place dans l'ordre universel.

D'une part, si l'homme réussissait à tout, l'autre sexe deviendrait aisément un objet de mépris; et si la femme pouvait avec succès se mêler des grandes affaires, son outrecuidance et son orgueil seraient bientôt intolérables. L'un des deux sexes ne réunit donc pas toutes les aptitudes ni toutes les fonctions, pour que l'autre ne soit pas dédaigné et regardé comme inutile. Les parts ne sont pas même égales entre les deux, de pour que l'égalité d'honneur ne fît naître les querelles et les dissensions; car les femmes n'auraient jamais consenti dans ce cas à céder le premier rang aux hommes. Dans l'intérêt de l'union et pour la beauté de l'ordre, la Providence a déterminé la place qui convient à chaque sexe, en faisant en quelque sorte le partage de la vie : à l'homme, les devoirs les plus essentiels et les plus importants; à la femme, des fonctions moins étendues et plus humbles. Dieu voulait donner la prééminence à celui-là par la nécessité même de son action, et tenir celle-ci dans la dépendance par la nature de son service et de son concours. Personne n'ignorant plus ces choses, ne nous proposons désormais qu'un seul but, la noblesse de l'âme et la dignité des mœurs, afin de posséder le bonheur de la paix et de vivre constamment dans la concorde, au sein d'une amitié réciproque.

Celui qui prend une femme riche, se donne un tyran plutôt qu'une compagne. En effet, comme les femmes, indépendamment de cela, sont généralement portées à la vaine gloire, pleines d'ambition et de fierté, si de plus elles ont l'avantage des richesses, comment sera-t-il possible de réaliser avec elles la vie commune et de la supporter ? Au contraire, celui qui prend une femme de sa condition ou même plus pauvre que lui, acquiert une utile auxiliaire pour les luttes de la vie présente et fait entrer dans sa maison tous les biens à la fois. La pauvreté toute seule lui persuadera d'une manière irrésistible de prodiguer toute sorte de respects et de soins à son mari, de lui témoigner une soumission complète, d'éviter toute occasion de querelles, de contestations, de dissentiments et d'injures : le nœud qui se forme alors est celui de la paix véritable, du véritable amour et de la plus suave harmonie. N'allons donc pas à la recherche de la fortune, n'ayons en vue que le calme de l'existence et la douce union des cœurs. Voilà le but du mariage. Non, il n'est pas établi pour que nos maisons soient troublées par les dissensions et les rixes, pour que chacun s'isole et s'obstine dans ses idées, pour que notre existence devienne intolérable; c'est un aide que le mariage doit procurer, un asile, un port contre les orages de la terre, un soulagement aux maux dont nous sommes environnés, un heureux échange de sentiments avec un cœur aimant et dévoué.

Que de riches, après avoir agrandi leur fortune en prenant une femme dans l'opulence, ont perdu le bonheur de la paix, chassé la concorde de leur maison et ne peuvent plus même s'asseoir à table sans y rencontrer la dispute et la guerre ! Que de pauvres, après avoir pris une femme plus pauvre encore, possèdent le calme et la tranquillité, contemplant avec le ravissement de la joie ce beau soleil qui les éclaire ! Les premiers, nageant dans les délices, se prennent souvent à désirer la mort, tant une femme leur rend la vie odieuse; tant les riches sont impuissantes à donner le bonheur, quand elles ne tombent pas dans une âme vertueuse.

HOMÉLIES SUR LE MARIAGE

Et pourquoi parler de paix et de concorde ? Souvent, c'est l'entrée d'une femme riche dans une famille, qui devient une cause de perte et de ruine. Que de fois, en effet, un homme engage tous ses biens pour garantir la dot de sa femme; puis une mort prématurée survient, et le voilà forcé de rembourser aux parents cette dot tout entière ! Tel qu'un naufragé qui n'a pu que se dérober lui-même à la fureur des ondes, à peine s'il peut sauver sa liberté, après avoir subi tant de querelles, de combats et d'injures. Il ressemble à ces insatiables marchands, qui ont rempli leur navire de mille objets divers, le surchargeant outre mesure, et qui perdent tout quand le navire vient à sombrer : c'est ainsi qu'en poursuivant un mariage opulent, on s'imagine agrandir sa fortune par une telle alliance, et qu'on s'en trouve ensuite dépouillé. D'une part, une lame suffit pour engloutir le vaisseau; de l'autre, une mort imprévue détruit toutes les richesses, en même temps qu'elle emporte cette fragile existence sur laquelle elles étaient fondées.

5. Méditons sur toutes ces choses, et les biens matériels auront peu d'attrait pour nous nous n'attacherons d'importance qu'à la pureté des mœurs, à la noblesse de l'âme, aux biens de la vertu. Une femme vertueuse, d'une conduite irréprochable, pleine de modération, peut bien être pauvre; mais elle portera mieux le fardeau de la pauvreté que celui des richesses. Une femme désordonnée, sujette à la colère, aimant le luxe et le plaisir, trouverait des trésors dans une maison, qu'elle les aurait bientôt dissipés, avec plus de rapidité qu'une tempête; elle plonge son mari dans un déluge de maux, et de plus elle le jette dans l'indigence. Non, encore une fois, ne cherchons pas les richesses, mais bien une femme qui sache administrer ce que nous avons déjà. Comprenez avant tout quel est le but du mariage, quel est le rôle qu'il doit remplir dans la vie humaine, et vous ne demanderez rien de plus. Pourquoi donc le mariage est-il établi ? Quelle est sa destination dans la pensée divine ? Ecoutez ce que dit Paul : «Pour éviter la fornication, que chacun ait sa femme.» (I Cor 7,2) Il ne dit pas : Pour éviter la pauvreté, pour acquérir la fortune. Que dit-il donc ? Pour éviter la fornication, pour triompher de la concupiscence, pour vivre dans la sobriété, pour être agréable à Dieu, concentrez vos affections dans votre foyer. Voilà le bien qui résulte du mariage, voilà son fruit, tels sont les avantages qu'il procure. Ne négligez donc pas les vrais biens, pour vous attacher à des choses de peu d'importance; la sagesse vaut mieux que les trésors.

Ce qu'il faut surtout considérer dans le mariage, c'est le moyen de fuir le péché, de se soustraire à toutes les séductions de la chair; ce qui fait la supériorité de cette union, c'est qu'elle a pour objet de sauvegarder la chasteté; et cela ne manquera pas d'avoir lieu, si vous choisissez une épouse qui soit capable de vous élever à une haute piété, de vous guider dans le chemin de la vertu, de vous faire pratiquer une parfaite tempérance. La beauté corporelle, quand elle ne porte pas le reflet de la beauté de l'âme, pourra bien, pendant vingt ou trente jours, séduire et captiver un homme; mais ce prestige n'ira guère plus loin, le vice ne tardera pas à se trahir et l'amour à disparaître. La beauté de l'âme, au contraire, brille d'un éclat toujours croissant; plus on a le temps d'en apprécier la noblesse, plus elle embrase le cœur d'un mari et lui fait goûter de bonheur dans sa tendresse. Par suite de ces pures et légitimes ardeurs, tout danger de mal se dissipe; l'idée d'une satisfaction coupable ne se présente pas même à l'esprit, quand on aime véritablement sa femme; l'amour dont le cœur est rempli est d'autant plus fort qu'il est plus pur; on y voit un bienfait signalé de la bonté divine, et l'âme s'élève encore vers Dieu, par le sentiment de l'ordre qui règne alors dans une maison. C'est avec de telles pensées, que ces hommes sages des anciens temps, choisissaient une femme; ceux-là n'avaient réellement égard qu'à la beauté de l'âme, et ne songeaient pas aux biens matériels.

Un exemple suffira pour mettre cette vérité dans tout son jour : «Abraham était déjà vieux et d'un âge avancé lorsque s'adressant au plus âgé de ses serviteurs, à celui qui avait l'administration de tous ses biens, il lui dit : Mets ta main sur mon genou, et je t'adjure par le Seigneur Dieu, le maître du ciel et de la terre, de ne pas donner pour femme à mon fils Isaac, aucune des filles de Chanaan, de ce pays que j'habite, et de te rendre dans la terre où je suis né, au milieu de ma famille, et d'en ramener une femme pour mon fils.» (Gen 24,1-4) Avez-vous remarqué la vertu de ce juste, et sa prévoyante sollicitude touchant le mariage ? Ce n'est pas à de viles entremetteuses, comme on le fait aujourd'hui, ni à des compagnes intéressées, ni à de vieilles femmes dont le vin a délié la langue, c'est à son fidèle serviteur qu'il confie une affaire de cette importance; et, ce qui prouve encore mieux la piété du patriarche, c'est la manière dont il instruit ce même serviteur pour le rendre digne d'accomplir une pareille mission. Voyez encore : il ne demande pas pour son fils une femme riche ou belle; non, c'est pour obtenir une femme noble et vertueuse qu'il lui fait un devoir d'entreprendre un si long voyage. Remarquez aussi la noblesse d'âme de celui qu'il envoie. Cet homme ne dit pas : Que

HOMÉLIES SUR LE MARIAGE

signifie tout ceci ? Il y a près de nous tant de peuples, et chez ces peuples tant de jeunes filles, appartenant à des familles opulentes, honorables ou même illustres, et vous m'envoyez dans un pays lointain, chez des hommes inconnus ! A qui pourrai-je m'adresser ? Qui me viendra en aide ? N'ai-je pas même à craindre de tomber là dans quelque piège ? Ne voudront-ils pas me tromper ? Il n'est pas d'injustices auxquelles un étranger ne soit exposé. – Rien de semblable ne sort de sa bouche; il passe par-dessus de telles pensées, se contentant d'exprimer un doute, celui qui paraissait le plus naturel; mais ce n'est pas une objection qu'il élève pour se dispenser d'obéir, c'est une simple question qu'il fait sur une chose absolument nécessaire, question qui fait éclater son dévouement et sa prudence.

Que demande-t-il donc, et sur quoi veut-il être éclairé par son maître ? « Si la femme refuse de venir avec moi, dit-il, devrai-je ensuite ramener votre fils dans la contrée d'où vous êtes venu ? » Abraham lui répond : « Non, tu n'amèneras pas mon fils dans ce pays. Dieu, le Seigneur du ciel et de la terre, qui m'a fait sortir de la maison de mon père et de la terre où je suis né, lui qui m'a parlé et qui m'a dit avec serment : Je te donnerai la terre de Chanaan, et j'en assurerai la possession à ta race, lui-même enverra son ange qui marchera devant toi, et rendra ton voyage heureux. » (Ibid., 5-7) La foi de cet homme brille-t-elle à vos yeux d'un assez vif éclat ? Il n'appelle ni des amis, ni des parents, ni personne autre, c'est Dieu qu'il donne pour soutien et pour compagnon à son serviteur; et, voulant fortifier davantage le cœur de ce dernier, il ne se borne pas à dire : « Dieu, le Seigneur du ciel et de la terre; » il ajoute : « Qui m'a fait sortir de la maison de mon père. » Rappelle-toi, semble-t-il lui dire, comment nous avons entrepris un si long voyage, et comment, après avoir quitté notre patrie, nous avons rencontré plus de bonheur sur une terre étrangère. C'est ainsi que l'impossible nous est devenu possible. Ce n'est pas là seulement ce qu'il veut lui montrer, en lui rappelant que Dieu l'a fait sortir de la maison de son père; il veut lui signifier ainsi que Dieu même est son débiteur. Il s'est engagé vis-à-vis de nous, il a promis de me donner cette terre et de la donner à mes descendants. Alors même donc que nous serions indignes de ses bienfaits, il nous secourra pour ne pas manquer à sa promesse, il fera réussir nos desseins et nous conduira sûrement au but que nous nous sommes proposé. C'est en prononçant de telles paroles qu'il envoie son serviteur.

Dès que celui-ci fut parvenu au terme de son voyage, il ne s'adressa pas à quelque habitant de la cité, il n'eut recours à aucun homme ni à aucune femme, mais voyez le degré de sa foi : il ne veut d'autre intermédiaire que celui qui lui a été désigné par son maître, il s'arrête et prie. « Seigneur, dit-il, Dieu de mon maître Abraham, venez à mon aide en ce jour et servez-moi de guide. » Il ne dit pas : Seigneur, mon Dieu, mais bien : « Seigneur, Dieu de mon maître Abraham. » Je suis un homme vil et méprisable : aussi je m'abrite sous le nom de mon maître : ce n'est pas pour moi, c'est pour lui que je me suis transporté dans ces lieux, par égard pour sa vertu, soutenez-moi dans toutes mes démarches ?

6. Après cela, ne vous imaginez pas qu'il réclame cette assistance comme une chose due; écoutez plutôt ce qu'il ajoute : « Et faites miséricorde à mon maître Abraham. » Eussions-nous des mérites sans nombre, nous vous demandons de nous sauver par votre grâce; nous rapporterons tout à votre miséricorde, rien à notre droit, nous demandons pitié et non justice. Que demande-t-il donc ? « Me voilà debout auprès de cette fontaine; les filles des habitants de la cité viendront puiser de l'eau; faites que la jeune fille à qui j'aurai dit : Permets-moi de boire à ta cruche, et qui m'aura répondu : Bois, je donnerai de plus à boire à tes chameaux; faites que cette femme soit celle que vous destinez à votre serviteur Isaac, et que je connaisse par ce signe que vous avez fait miséricorde à mon maître Abraham. » (Gen 24,12-14) Voyez la sagesse de ce serviteur, elle brille dans le signe même qu'il indique. Il n'a pas dit : Si je vois une femme sur un char magnifique, traîné par des mules, au milieu d'une troupe d'eunuques et d'une nuée de serviteurs, une jeune fille resplendissante de beauté, c'est celle-là que vous aurez destinée à votre enfant. Mais que dit-il ? « Ce sera celle à qui j'aurai fait cette demande : Permets-moi de boire à ta cruche. » Que faites-vous, ô homme ? Voulez-vous donc pour votre maître une femme de si basse condition, une porteuse d'eau, une femme qui daigne s'entretenir avec vous ? – Oui certes, répond-il; car ce n'est pas une femme d'une fortune opulente ou d'une race illustre, c'est une femme noble par l'âme que je suis venu chercher. Beaucoup de celles qui vont puiser de l'eau possèdent l'héritage de la vertu, tandis que des femmes qui demeurent dans des maisons splendides, n'ont souvent en partage que la mollesse et la folie. – Et comment savez-vous que c'est là une femme vertueuse ? – Par le signe que je me suis moi-même donné. – Quel est donc ce signe de la vertu ? Le plus grand de tous et le plus incontestable; car c'est là le signe certain de l'hospitalité, un signe qui l'emporte sur tous les autres.

HOMÉLIES SUR LE MARIAGE

Voici ce que cet homme dit, bien qu'il n'exprime pas sa pensée par des paroles : Je cherche une jeune fille qui joigne à la virginité, un dévouement qui ne recule devant aucun service envers les étrangers. Et ce n'est pas sans raison qu'il se propose un tel objet; il fait partie d'une maison où fleurit par-dessus tout la vertu d'hospitalité; ce qu'il désire avant toute chose, ce sont des mœurs conformes avec celles de ses maîtres. Voilà quelle est la femme, a-t-il dit dans son cœur, que je veux introduire dans une demeure toujours ouverte aux étrangers; et cela, pour qu'il n'y ait ni contestation, ni lutte, entre un mari qui donne volontiers de son bien et qui marche sur les traces de son père, recevant les voyageurs avec générosité; et une femme dont la parcimonie serait en perpétuelle contradiction avec une telle conduite, et ne cesserait de l'entraver, comme cela n'a lieu que trop souvent dans les familles. C'est pour cela que j'ai voulu savoir à quel point elle est hospitalière; car, à mes yeux, c'est de cette vertu qu'émanent toutes les autres. C'est ainsi que mon maître a fait l'éducation de l'époux; c'est ainsi qu'il est lui-même devenu père, il a tué le veau gras, et un fils lui a été donné; il a préparé le pain, et Dieu lui a promis une race aussi nombreuse que les étoiles du ciel. Puis donc que telle a été la source de tous les biens pour la famille, je dois attacher un prix tout spécial à cette vertu.

En conséquence, ne nous bornons pas à considérer cet homme quand il demande de l'eau; considérons de plus l'effusion d'un cœur généreux, qui non seulement accorde ce qu'on lui demande, mais va même au-delà des désirs exprimés. «Or, il arriva, poursuit le Livre saint, qu'il n'avait pas encore achevé de parler lorsque Rébecca sortit de la ville.» (Gen 24,15) C'est la parole d'un prophète qui s'accomplissait ici d'avance : «Vous n'aurez pas achevé de parler que je dirai : Me voici, c'est moi.» (Is 58,9) Telles sont les prières des hommes justes : elles ne sont pas encore terminées, qu'elles ont obtenu leur effet et touché le cœur de Dieu. Et vous aussi, lorsque vous êtes à la veille de prendre une épouse, gardez-vous de recourir aux hommes, ou bien aux femmes, qui spéculent souvent sur le malheur d'autrui, qui ne se proposent qu'une chose, le moyen de réaliser un gain; adressez-vous uniquement à Dieu, il ne dédaignera pas de remplir l'office d'un ami dans l'affaire de votre mariage. Lui-même vous l'a promis en disant : «Cherchez d'abord le royaume des cieux, et toutes ces choses vous seront données par surcroît.» (Mt 6,33) Ne dites pas : Comment pourrai-je voir Dieu ? Voudra-t-il m'adresser la parole et se mettre ouvertement en rapport avec moi, de telle sorte qu'il me soit donné de l'aborder et de l'interroger ? C'est là le propre d'une âme infidèle. En effet, Dieu n'a-t-il pas le pouvoir d'accomplir tout ce qu'il veut, sans le secours de la parole ? C'est ce qui eut lieu dans cette occasion. Le serviteur d'Abraham n'entendit ni ne vit rien; il était debout près de la fontaine et pria, lorsque son désir fut instantanément accompli. «Il arriva que, tandis qu'il n'avait pas encore achevé de parler, Rébecca sortit de la ville, portant une cruche sur ses épaules, Rébecca, fille de Bathuel, lequel était fils de Melcha; cette jeune fille était admirablement belle à la vue, et non moins pure, ayant vécu dans la virginité.» (Gen 24,15-16)



HOMÉLIES SUR LE MARIAGE

Que me dites-vous là, et pourquoi me parler de la beauté corporelle ? – Pour que vous compreniez l'excellence de sa vertu, pour que vous remarquiez la beauté de son âme. Certes, nous devons toujours admirer la pureté, mais beaucoup plus encore quand elle est jointe à la beauté. De là vient que le même livre, au moment de nous entretenir de Joseph et de sa chasteté, commence par nous signaler sa beauté corporelle, en nous disant : «C'était un beau jeune homme, d'un aspect extrêmement gracieux.» (Gen 39,6) Et c'est après cela seulement qu'il nous signale sa rare modestie, pour nous faire observer que les attraits de sa personne ne l'avaient pas entraîné dans la corruption. Non, la beauté n'est pas toujours une cause d'incontinence, pas plus que la laideur une sûre garantie de la pureté. Beaucoup de femmes, remarquables par leurs charmes extérieurs, ont été plus remarquables encore par leur vertu; et des femmes hideuses et repoussantes se sont montrées telles dans leur âme beaucoup plus que dans leur corps, en se précipitant dans tous les désordres. Ce n'est pas à la conformation physique, c'est à la libre volonté de l'âme qu'il faut attribuer le bien ou le mal.

7. Ce n'est pas sans intention que, dans les courtes paroles du messenger Abraham, la fille de Bathuel est deux fois appelée vierge. Beaucoup de jeunes filles, en effet, ont conservé la chasteté corporelle, tandis qu'elles ont une âme entièrement corrompue; elles se donnent des attraits factices, elles traînent à leur suite une foule d'amants, elles fascinent les yeux de la jeunesse, la faisant tomber dans leurs pièges et rouler dans les abîmes. C'est pour nous montrer que telle n'était pas cette jeune fille, qu'elle était doublement chaste, que Moïse affirme deux fois sa virginité. Cette vertu courait néanmoins chez elle de nombreux dangers : ils étaient dans sa beauté d'abord, et puis dans l'office même qu'elle remplissait. Si elle fût restée constamment renfermée dans sa demeure, comme les jeunes filles de nos jours; si elle n'avait jamais abordé la place publique, ni quitté la maison paternelle, ce n'eût pas été faire son éloge que d'affirmer qu'elle était vierge. Mais lorsqu'on la voit traverser la place publique, aller puiser de l'eau à la fontaine, une ou deux fois chaque jour, peut-être plus souvent encore, et conserver néanmoins intacte sa virginité, proclamer en elle cette vertu, c'est lui décerner un magnifique éloge. En effet, s'il arrive quelquefois qu'une jeune fille qui sort rarement de sa maison, qui n'est ni gracieuse ni belle, qui de plus est entourée d'un grand nombre de suivantes, trouve néanmoins dans ces rares sorties, l'occasion de perdre l'intégrité de ses mœurs, celle qui chaque jour s'éloigne seule du toit paternel, pour aller, non seulement sur la place publique, mais encore à la fontaine, où chacun peut aller puiser de l'eau, où dès lors elle rencontrera toute sorte de personnes, n'est-elle pas digne de la plus grande admiration, quand rien ne porte atteinte à sa vertu, ni ses excursions continuelles, ni la beauté de ses traits, ni la foule qu'elle rencontre sur son passage, ni aucun autre danger du même genre; quand elle conserve la pureté de son corps et de son âme, la sagesse et la modestie, d'une manière plus parfaite que les femmes toujours enfermées dans les gynécées ? Celle-là réalise pleinement le souhait formulé par saint Paul : «Qu'elle soit sainte de corps et d'esprit.» (II Cor 7,34)

«Lors donc qu'elle fut descendue à la fontaine et qu'après avoir rempli sa cruche elle se retira, le messenger vint à sa rencontre et lui dit : Permits-moi de boire un peu à ta cruche. Elle lui répondit : Buvez, seigneur. Et, abaissant aussitôt sa cruche, qu'elle tint appuyée sur ses bras, elle lui donna à boire jusqu'à ce qu'il eût étanché sa soif. Puis elle dit : Je vais encore abreuver vos chameaux jusqu'à ce qu'ils aient tous bu. Elle se hâta donc de verser la cruche dans l'abreuvoir, et de nouveau courut au puits, chercher de l'eau pour tous les chameaux.» (Gen 24,16-20) Grande était la bonté de cette femme pour l'étranger, et non moins grande sa modestie, comme il est aisé de le voir et par sa conduite et par ses paroles. Ni sa modestie ne nuit à sa bienveillance, ni sa bienveillance n'altère sa modestie : Rébecca ne va pas d'elle-même aborder un homme et lui parler, c'est de la modestie; elle ne repousse pas la demande qui lui est faite, et ne refuse pas son secours, c'est de la bienveillance et de la générosité. De même qu'elle eût manqué de sagesse et de réserve, si la première elle eût abordé l'étranger et lui eût adressé la parole; de même elle se fût montrée sans cœur et sans humanité, en demeurant sourde à sa prière. Elle évite ces deux extrêmes opposés : elle ne se retranche pas derrière sa pudeur, pour refuser son secours à l'étranger; et sa bienveillance à l'égard de ce dernier, ne l'entraîne pas non plus au-delà des bornes d'une humble réserve. Elle donne également satisfaction à l'une et à l'autre de ces deux vertus. En ne prévenant pas la demande, elle manifeste sa pudeur; en s'empressant d'y répondre, elle montre une admirable générosité. Oui, elle fait éclater cette dernière vertu d'une manière vraiment admirable, puisque, non contente de donner ce qu'on lui demande, elle va même au-delà.

Peu importe qu'elle n'ait donné que de l'eau; c'était la seule chose qu'elle eût alors en son pouvoir. La générosité doit être appréciée non par l'abondance des dons, mais par les dispositions et le pouvoir de celui qui donne. Dieu lui-même a fait l'éloge de celui qui donne un

HOMÉLIES SUR LE MARIAGE

verre d'eau; il a dit qu'en donnant deux petites pièces de monnaie, une pauvre veuve avait donné plus que tous les riches, par la raison qu'elle s'était dépouillée de tout ce qu'elle avait. C'est ainsi que cette jeune fille fit à cet homme vertueux tout le bien qu'elle pouvait lui faire en ce moment. Ce n'est pas sans raison qu'il est écrit : «Elle s'empressa, elle courut,» et autres choses semblables; cela vous fait comprendre qu'elle obéissait à l'élan de son cœur, qu'elle n'éprouvait ni répugnance, ni peine, que rien dans son action ne trahissait l'effort ou la contrainte. Ne nous imaginons pas que ce soit là peu de chose. N'avons-nous pas souvent prié quelqu'un qui passait de suspendre un instant sa marche pour nous permettre d'allumer un flambeau, ou bien d'étancher notre soif, si c'était de l'eau qu'il portait ? et notre demande n'a pas été écoutée, ou ne l'a été qu'avec un déplaisir visible. Cette jeune fille, au contraire, ne se contente pas de pencher son urne; elle abreuve encore les chameaux de l'étranger, sans redouter la fatigue, mettant ses faibles forces au service de son prochain. Ce n'est pas tout; la bonne grâce avec laquelle elle remplit ce devoir, rehausse l'éclat de sa vertu; elle appelle seigneur un inconnu, un homme qu'elle voit pour la première fois : de même qu'Abraham, son futur beau-père, n'adresse aucune question aux voyageurs, et, sans leur demander qui ils sont, d'où ils viennent, quel est le but ou le motif de leur voyage, s'applique à remplir envers eux les devoirs de l'hospitalité; de même Rébecca s'abstient d'interroger cet homme sur sa condition, sa patrie, le pays où il se rend, l'objet qu'il se propose; elle se borne à recueillir le fruit de l'hospitalité, sans se préoccuper d'autre chose.

Ceux qui trafiquent sur les pierreries et sur l'or, songent exclusivement au gain qu'ils peuvent faire, peu curieux de savoir qui sont les hommes avec lesquels ils traitent : Rébecca aussi concentre toutes ses pensées sur le bien qui résulte de l'hospitalité, et ne songe qu'à mériter la précieuse récompense promise à cette vertu. Elle comprenait à merveille qu'un étranger plus que tout autre, est aisément intimidé, et qu'il faut par là même avoir pour lui des attentions plus délicates, le traiter avec plus de discrétion; car, si nous avons l'air de nous immiscer dans ses affaires, il hésite, il n'avance que d'un pas tremblant et la rougeur au front. Aussi n'a-t-elle garde de commettre une telle indiscretion envers cet étranger, pas plus que le patriarche envers les voyageurs : il eût craint d'éloigner sa proie; se bornant donc à leur prodiguer ses soins, à mettre à profit l'occasion qu'ils lui fournissaient de s'enrichir à son aise, il les renvoyait ainsi.

8. Voilà comment il reçut un jour la visite des anges; et, s'il se fût montré curieux à leur égard, nul doute qu'il n'eût perdu la récompense à laquelle il avait droit. Ce que nous admirons en lui, ce n'est pas précisément qu'il ait reçu des anges sous sa tente, mais bien qu'il les ait reçus sans les connaître. Il n'eût rien fait d'étonnant en les accueillant avec honneur s'il avait su qu'il recevait des messagers célestes, puisque leur dignité n'eût pu manquer de rendre bienveillant et doux le caractère le plus dur et le plus insensible; mais ce qui doit nous frapper d'admiration, c'est que, les prenant pour des voyageurs ordinaires, il leur ait témoigné cet empressement et cette déférence. Telle fut aussi la conduite de la fille de Bathuel : elle ignorait quel était cet homme, dans quel but il venait, elle savait moins encore qu'il avait la mission de négocier son mariage; elle ne vit en lui qu'un étranger, un simple voyageur. C'est pour cela qu'elle fut si magnifiquement récompensée de l'accueil qu'elle lui fit, de la bienveillance avec laquelle elle traita cet inconnu, tout en respectant les exigences de la plus sévère modestie. Pas de folle hardiesse ni de témérité dans sa conduite, rien d'impérieux et de fier; tout se fait avec autant de déférence que de mesure. C'est ce que Moïse insinue quand il ajoute : «Et cet homme la contemplait en silence et cherchait à deviner, en l'étudiant du regard, si le Seigneur avait béni son voyage.» (Gen 24,21) Pourquoi la contemplait-il et qu'étudiait-il en elle ? Sa manière d'être et d'agir, son aspect, sa parole, tout était l'objet d'un examen attentif, dans chaque mouvement du corps il cherchait une révélation de l'âme.

Il ne s'en tient pas là, il pousse plus loin son épreuve. Après qu'elle lui a donné à boire, il lui fait ces questions : «Dites-moi de qui vous êtes la fille, y a-t-il dans la maison de votre père un lieu pour me recevoir ?» Que répond-elle à cela ? Elle dit le nom de son père avec complaisance et douceur. Elle ne s'écrie pas d'un air indigné : Qui donc êtes-vous pour scruter ainsi ma famille et ma demeure ? Que dit-elle donc ? «Je suis la fille de Bathuel, fils de Melcha et petit-fils de Nachor. Il y a dans notre maison de la paille et du foin en abondance, et de plus, un lieu pour vous recevoir.» (Gen 24,23-25) De même que tout à l'heure, quand il lui demandait de l'eau, elle avait fait plus qu'il ne désirait, en lui promettant en outre d'abreuver ses chameaux et en les abreuvant en effet : de même en ce moment, quand il ne demande qu'un asile, elle lui montre les diverses ressources qu'elle peut mettre à sa disposition, pour l'attirer ainsi dans sa maison, ne voulant pas perdre la récompense de l'hospitalité. Ne passons pas rapidement et sans attention sur ces choses; reportons un regard sur nous-mêmes, et,

HOMÉLIES SUR LE MARIAGE

nous mettant en présence des faits qui nous sont racontés, nous apprécierons mieux la vertu de cette femme. Souvent, lorsque nous avons à recevoir des personnes connues, des amis même, nous éprouvons un pénible sentiment, ils nous sont à charge s'ils restent dans notre maison un jour ou deux. Pour Rébecca, c'est un inconnu, un étranger qu'elle attire avec bonheur dans sa maison, quoiqu'elle doive non seulement l'héberger lui-même, mais encore fournir aux besoins de ses nombreux chameaux.

Après qu'il a été reçu sous ce toit hospitalier, il donne une nouvelle preuve de sa prévoyance; car, au moment de s'asseoir à la table qui lui a été préparée, il tient ce langage : «Je ne prendrai pas d'aliment que je n'aie fait entendre les paroles qui sont dans mon cœur.» (Gen 24,33) Avec sa prévoyance, remarquez aussi sa sobriété. Puis, quand il a reçu la permission de parler, écoutez ce qu'il dit. Et que dit-il ? que son maître est un homme illustre et puissant, honoré de tout le monde, jouissant d'un grand crédit dans le pays qu'il habite ? Il eût pu dire tout cela sans s'écarter de la vérité, puisque Abraham était respecté comme un roi par les peuples qui l'entouraient. Mais non, il garde le silence là-dessus, il laisse de côté toutes ces considérations humaines; c'est à Dieu qu'il fait remonter l'honneur de son maître en s'exprimant ainsi : «Je suis un serviteur d'Abraham. Le Seigneur a comblé mon maître de ses bénédictions, il l'a exalté, il lui a donné des brebis et des bœufs, de l'or et de l'argent.» Vous l'entendez, qu'il parle de ses richesses, ce n'est pas pour faire étalage de sa fortune, c'est pour montrer qu'il est cher à Dieu; il prétend le louer de ce qu'il a tout reçu de la main du Très-Haut, et non précisément de ce qu'il en est le possesseur. Il en vient ensuite au futur époux : «Et Sara, la femme de mon maître, lui a donné un fils alors qu'il était déjà vieux.» Voilà donc qu'il précise le mode de cet enfantement, évidemment pour qu'on y reconnaisse un bienfait spécial de la divine Providence, et non un effet ordinaire de la nature.

Et vous aussi, quand vous devez choisir un époux ou bien une épouse, cherchez à savoir avant tout si la personne dont il s'agit a mérité les faveurs divines, si la bénédiction du ciel est tombée sur elle. Avez-vous reconnu qu'il en était ainsi, le reste viendra par voie de conséquence. En est-il autrement, le plus riche patrimoine vous serait-il assuré, que vous n'en retireriez aucun avantage. Après cela, pour qu'on ne lui pose pas cette question : Pourquoi n'a-t-on pas pris une femme de la même contrée : le serviteur ajoute : «Mon maître m'a dit avec les prières les plus solennelles : Tu ne prendras pas pour mon fils une femme parmi les filles des Chananéens, mais tu te rendras dans le pays et la famille de mon père, et c'est dans ma tribu que tu prendras une femme pour mon fils.» (Gen 24,34-38) Je crains cependant de vous fatiguer en vous rapportant tous les détails de cette histoire; transportons-nous donc à la fin. Lorsqu'il eut rappelé comment il s'était arrêté près de la fontaine, comment il avait abordé la jeune fille et en avait obtenu plus qu'il ne demandait, comment enfin la protection divine s'était manifestée dans cette circonstance; lorsqu'il eut tout dit à la famille, il mit fin à son discours. En entendant toutes ces choses, les parents n'éprouvèrent aucun doute, aucune hésitation; et, comme si Dieu lui-même eût incliné leur cœur, ils promirent immédiatement leur fille. Laban et Bathuel lui parlèrent alors en ces termes : «Cet ordre nous vient de Dieu; nous ne pouvons donc pas vous opposer un refus. Voilà Rébecca, qu'elle parte avec vous, et qu'elle soit la femme de votre maître, conformément à la parole du Seigneur.» (Ibid., 50,51)

Qui ne serait frappé de surprise et d'admiration en voyant tant d'obstacles tomber en un instant ? En effet, on n'avait devant les yeux qu'un étranger, un serviteur, un inconnu, arrivant d'une contrée lointaine; ce n'était ni le beau-père, ni l'époux, ni même aucun ami connu, qui vint faire cette demande : tout autant d'empêchements à la réussite du mariage. Et cependant toutes ces difficultés sont aplanies, rien n'arrête la famille, elle remet la jeune épouse à cet homme avec autant de confiance que s'il était parfaitement connu, s'il habitait dans le voisinage, s'il avait toujours habité cette maison, et cela, parce que Dieu est intervenu. Quand nous entreprenons une chose en dehors de sa protection alors même que tout nous semblerait facile et que le chemin n'offrirait aucun danger, nous y rencontrons des abîmes et des précipices, des mécomptes et des malheurs sans nombre; tandis que, s'il nous protège et nous défend, nous aurions beau n'avoir devant nous que des obstacles, que nous les verrions disparaître et s'évanouir. Ne faisons donc rien, ne prononçons pas une parole, sans avoir imploré la protection divine, sans avoir remis à sa bonté le succès de tous nos desseins; c'est l'exemple qui nous est donné par le serviteur du patriarche.

9. Voyons maintenant de quelle manière, après avoir obtenu l'épouse, il prépare la solennité du mariage. Va-t-il l'entourer de cymbales, de trompettes, de danses, de tambours et de flûtes, de tout l'appareil usité dans le monde ? Il ne songe à rien de pareil; il n'emmène avec lui que la jeune fille; il n'a pour compagnon de route, pour guide et pour soutien, que l'ange du Seigneur auquel son maître l'avait confié au moment de son départ. L'épouse était

HOMÉLIES SUR LE MARIAGE

donc conduite à l'époux sans aucun instrument de musique, mais la tête ornée de toutes les bénédictions divines, portant une couronne plus rayonnante que tous les diadèmes des rois. Elle ne marchait pas avec pompe, avec des habits dorés; la modestie, la piété, le dévouement, étaient son unique parure. Elle ne s'avancait pas sur un char splendide, entourée de richesses et d'éclat; mais elle voyageait sur un modeste chameau. Outre les vertus dont leur âme était ornée, les vierges des anciens temps avaient contracté les plus heureuses habitudes pour ce qui regarde même le corps. Elles n'étaient pas élevées par leurs mères comme elles le sont de nos jours, dans le fréquent usage des parfums et des bains; elles ne connaissaient ni les couleurs empruntées, ni la beauté factice, ni les vêtements précieux, ni tant d'autres recherches qui corrompent leurs mœurs et les plongent dans une excessive mollesse; tout dans leur éducation était sévère et fort. Aussi possédaient elles une beauté qui ne devait rien qu'à la nature, où les artifices humains n'avaient aucune part; elles jouissaient d'une santé parfaite, aussi bien que d'une pure beauté, ne connaissant pas la mollesse, elles ne connaissaient pas la maladie. Les occupations et le travail auquel elles se livraient, leur application à fuir l'oisiveté et leur activité constante éloignaient d'elles toutes les infirmités, les rendaient vigoureuses et les mettaient en pleine possession de la vie. Aussi, comme elles étaient aimées et respectées de leurs époux, non seulement à cause des avantages corporels, mais encore et surtout à, cause de leurs qualités morales, qui croissaient et se fortifiaient de jour en jour !

Assise donc sur son chameau, elle arriva dans cette contrée qui devait être sa demeure, et, de loin, ayant levé les yeux, elle aperçut Isaac. La voilà qui met aussitôt pied à terre, pleine de force et de légèreté, sachant allier la promptitude à la modestie, elle n'a pas réclamé le secours d'une main étrangère. Elle dit alors au serviteur : «Quel est cet homme que je vois s'avancer dans la campagne ? Et le serviteur lui répond : C'est mon maître lui-même. Prenant alors son voile, elle s'en enveloppe.» Remarquez ici sa pudeur virginale, sa prudence et sa modestie. «Isaac l'accepta pour épouse, il l'introduisit dans sa maison et l'aima tellement, qu'elle le consola de la mort de sa mère Sara.» (Gen 24,65-67) il l'aima, elle dissipa sa tristesse : ce n'est pas sans intention que l'historien sacré parle ainsi, il veut nous faire comprendre de plus en plus par quels dons elle sut lui plaire et le captiver, et nous montrer une fois encore que ces dons, elle les avait puisés dans sa maison paternelle. Qui donc n'aurait aimé une telle femme, une femme si vertueuse et si belle, si bienveillante et si douce, dont l'âme était si forte et le corps si sain ? En disant cela, je ne veux ni flatter vos oreilles, ni gagner vos applaudissements, mais bien vous exciter à retracer en vous de tels modèles. Vous, pères, imitez la sage prévoyance de ce patriarche qui, dans le choix d'une femme pour son fils, ne cherche ni la fortune, ni la naissance, ni la beauté, ni rien de semblable, et se laisse uniquement guider par la noblesse de l'âme; et vous, mères, voilà comment vous devez élever vos filles. C'est encore ainsi que vous devez les épouser, vous qui les prenez pour femmes; loin de vous alors les rires et les danses, les paroles honteuses et le son des instruments, tout cet appareil mondain qui fait de vos noces la fête du diable, ne cessez d'invoquer Dieu pour qu'il intervienne dans toutes vos actions.

Si telle était votre conduite, jamais il n'existerait de divorce, jamais il ne s'élèverait un soupçon d'infidélité, ni jalousie, ni querelle, ni dissentiment; nous jouirions d'une paix profonde et d'une parfaite harmonie, d'où ne seraient pas absentes les autres vertus. De même que, la discussion existant entre les époux, on ne respire plus dans la maison un air salubre, alors même que les affaires seraient dans la plus grande prospérité, de même, tant que règnent la concorde et la paix, rien ne cause une peine réelle, alors même que chaque jour amènerait une nouvelle tribulation. Si le mariage est ainsi contracté, l'éducation des enfants sera bonne, ils seront aisément formés à la vertu. Quand une mère, en effet, est douée d'une telle sagesse et d'une telle pureté de mœurs, quand elle est si profondément vertueuse, impossible qu'elle ne tienne pas son mari dans les doux liens de l'amour, et que, le tenant ainsi sous son empire, elle ne l'ait pour auxiliaire dévoué dans l'éducation des enfants; impossible également qu'elle n'attire pas sur eux les bénédictions divines. Dieu sourit à cet ordre si beau qui règne dans une famille, il dirige le cœur des enfants, et tout désormais est dans le bonheur et la joie de l'âme de ceux qui gouvernent, ces sentiments semblent rejaillir et se refléter dans les objets extérieurs. Dans de telles conditions, chacun peut, avec toute sa famille, avec sa femme, ses enfants et ses serviteurs, faire avec sécurité la traversée de la vie présente et parvenir au royaume des cieux. Puisseons-nous tous l'obtenir par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, avec qui gloire et puissance soient au Père, en union avec le saint Esprit, source de vie et de sainteté, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Amen.